Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien

n° 712 – Vendredi 2 juin 2017 – 11 h 47 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr

---

Sommaire

Sciences et régimes totalitaires
par Arnold Munnich

HITLERO-TROTSKISME : LA CONTROVERSE

« HITLERO-TROTSKISTE »
par Michel Broué, Vincente Présumey, Benjamin Stora

REPONSE A MM. BROUE, PRESUMEY ET STORA
par Jacques-Alain Miller

MILNER in MELBOURNE

A Library for Heretics
by Jam

2. Emmanuel Goblo : *Politique de la conversation*

Sciences et régimes totalitaires

par Arnold Munnich

Professeur de génétique à l'Université Paris-Descartes, je dirige le département de génétique de l'Hôpital Necker et l'Institut Imagine qui reçoit chaque année 25 000 enfants atteints ou à risque de maladies génétiques.

Aussi, suis-je bien placé pour venir vous le dire : il n'existe pas de marqueur génétique des ethnies. Pas de carte d'identité génétique des races, pas plus blanche que noire ou jaune. Aucune ethnie n'est génétiquement supérieure à une autre. Nous sommes tous semblables et tous différents. Tous porteurs de variations, et même de maladies, que nous n'exprimons pas. Elles sont le fruit de notre diversité. Parce que notre richesse, c'est précisément notre diversité.

Mais il est une manipulation qui a la vie dure. C'est celle qui consiste à invoquer la science, à s'emparer d'elle, pour étayer des postulats pseudo-scientifiques à des fins idéologiques.

Les régimes totalitaires ont tous invoqué les sciences pour étayer leurs idéologies. Rompant avec le scepticisme rationnel et la méthode expérimentale, Lyssenko, serviteur de Staline entendait appliquer la dialectique marxiste aux sciences de la nature. Et inversement valider le marxisme par les sciences de la nature. Les généticiens soviétiques qui osaient discuter ses postulats étaient systématiquement dénoncés et déportés au Goulag.

L'histoire bégaie et l'extrême droite brandit aujourd'hui les statistiques autour d'une maladie génétique, la drépanocytose, comme preuve de « l'invasion migratoire ». Cette maladie génétique du globule rouge est fréquente aux Antilles, en Afrique de l'Ouest et au Maghreb. Elle a été sélectionnée par l'évolution car elle confère aux porteurs sains du gène une résistance au paludisme. Du fait de l'immigration postcoloniale, la drépanocytose est aujourd'hui la maladie génétique la plus fréquente en France : 12 000 malades et 400 nouveau-nés atteints par an. Elle est responsable d'anémie, d'infections bactériennes et d'accidents vasculaires. L'espérance de vie ne dépasse pas 35 ans en Occident, elle n'est que de 13 ans en Afrique.

En mars dernier, notre Institut a réussi une grande première mondiale : la thérapie génique de la drépanocytose. Mais tout ce qui est techniquement possible n'est pas économiquement supportable. Et mieux vaut prévenir que guérir.

Depuis l'an 2000, cette maladie fait, comme quelques autres, l'objet d'un dépistage à la naissance en France. Hélas, il ne s'agit pas, d'un dépistage en population générale, mais d'un dépistage ciblé sur les nouveau-nés des familles originaires des zones à risque. Pour de mauvais prétextes, des économies de bouts de chandelles, le dépistage décidé par les autorités sanitaires se fait sur des critères suspects : faciès des parents, nom de famille, pays d'origine…

Les associations de malades et beaucoup d'entre nous dénonçons ce dépistage ciblé aux conséquences désastreuses. C'est de la dynamite. Ce sont des verges pour se faire battre, d'autant que la maladie n'est plus aujourd'hui l'apanage de certaines ethnies. Elle s'est mondialisée avec le métissage, le brassage des gènes. Tous les pays comparables au nôtre ont pour ces raisons opté pour un dépistage de masse et non sélectif.

Comme les statistiques ethniques sont interdites en France, les militants d'extrême droite se sont emparés de ces chiffres pour alimenter leur idée fixe : celle du « grand remplacement » des populations autochtones par celles issues de l'immigration. Les militants identitaires publient régulièrement des cartes supposées prouver, dépistage néonatal à l'appui, le « grand remplacement ».

Tout est faux dans leur argumentation.

Selon l'Insee, la France a compté 820 000 naissances vivantes en 2012 et le dépistage ciblé a concerné 38 % des nourrissons. Faut-il en conclure, comme le font les militants identitaires, que 38 % des nourrissons sont « d'origine étrangère » ? Non, bien sûr. Ou alors il faut s'entendre sur ce qu'on appelle « étranger ». Peut-on dire des Antillais, Réunionnais ou Guadeloupéens qu'ils sont « d'origine étrangère » ? Non. Ils sont français depuis des générations, des siècles. Leurs pères, leurs grands-pères sont morts pour la France. La seule grille de lecture appliquée par les militants d'extrême droite est donc bien ethnique.

Autre contresens : qu'ils soient blancs ou noirs, tous les enfants nés en outre-mer sont testés, car c'est la zone géographique, et non l'ethnie, qui induit un risque. Selon l'Insee, 80 % des nouveau-nés ont deux parents français et 20 % seulement ont un ou deux parents étrangers, originaires ou non d'un pays de l'UE. Evidemment, certains départements concentrent une population d'origine étrangère plus forte. En Seine-Saint-Denis, par exemple, plus des deux tiers des naissances sont issues d'un ou deux parents nés à l'étranger.

Mais d'autres ne sont pas du tout dans ce cas. En Vendée, dans le Cantal, le Pas-de-Calais ou la Manche, on comptait plus de 93 % de naissances issues de deux parents nés en France en 2012. Le taux de nouveau-nés testés à la naissance ne peut donc pas être un indicateur de « l'immigration », comme le prétendent les militants d'extrême droite.

Encore selon l'Insee, un quart des Français sont issus de l'immigration, au sens où ils ont au moins un grands-parents immigré. Au cours du XXe siècle, la France a connu des vagues migratoires successives : Belges, Polonais, Russes, Italiens, Espagnols, Portugais, Maghrébins... Parler de «population autochtone » n'a donc aucun sens. En fait, l'hystérie entretenue par l'extrême droite autour de la drépanocytose ne fait que masquer le racisme des tenants de ces théories. Ce que visent les militants identitaires, c'est bien la question de l'ethnie. Ceux qu'ils ont dans leur viseur sont des personnes nées en France, mais issues de l'immigration.

Ce qui les obsède, ce sont les naissances non « blanches », que les enfants soient nés de personnes de nationalité française ou non, qu'elles soient intégrées ou pas. Il faut dire, expliquer, répéter tout cela inlassablement. C'est aussi la mission sociétale des scientifiques de le faire. Car le vote FN, ce vote de près d'un Français sur quatre n'est pas un vote fasciste, c'est un vote d'inquiétude, de désespoir, de rejet de l'autre qui ne me ressemble pas.

À tous mes étudiants en médecine qui arrivent à Necker, je montre quand ils arrivent, ce premier volume du très prestigieux *Annals of Eugenics* britannique fondé par Sir Francis Galton, gendre de Darwin et théoricien de l'eugénisme. Et cet article de 1925 qui traite des caractéristiques anthropométriques des enfants juifs polonais issus de l'immigration en Grande-Bretagne : couleur des yeux, des cheveux, périmètre crânien, coefficient intellectuel. Oui, de grands scientifiques aussi ont pavé la route de l'eugénisme. De la théorie génétique de l'échec social de Galton à la stérilisation de masse des handicapés, il n'y avait qu'un pas. Il a été franchi. Et on connait la suite.

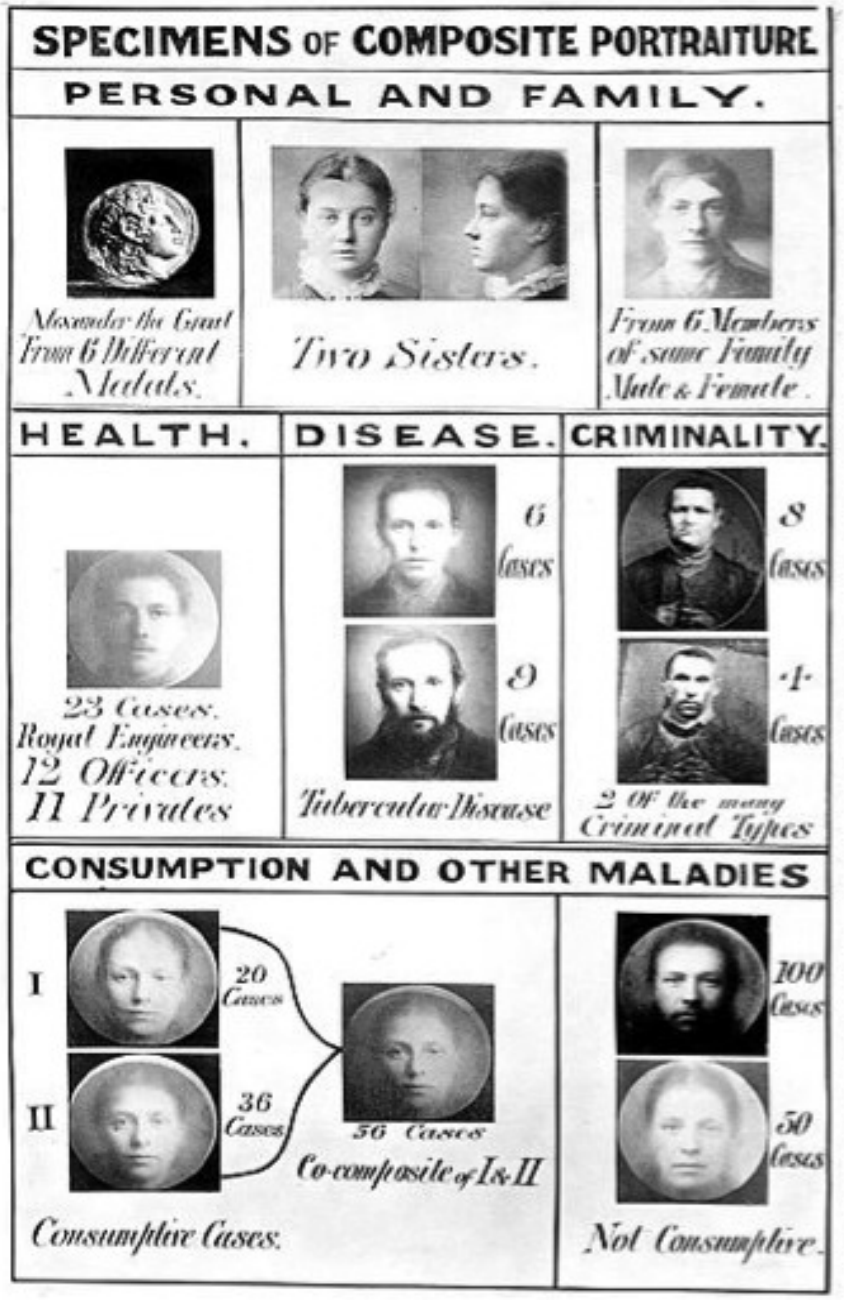
Il faut déconstruire le discours extrémiste en l'empêchant d'instrumentaliser la science à des fins idéologiques et partisanes. Il faut le répéter sans relâche : il n'y a pas de génome parfait, de génome supérieur à un autre.

Ce n'est pas du jour au lendemain qu'on a basculé dans l'horreur, il y a 75 ans. Non, c'est à mordre la ligne jaune jour après jour, par une succession de lâchetés et de compromissions qu'on bascule dans l'horreur.

C'est pourquoi nous, les chercheurs, les scientifiques français, sommes ici, à ce Forum, et c'est pourquoi nous ne voulons plus rien laisser passer.

Intervention au Forum républicain du 18 avril 2017, à Paris, organisé par Bernard-Henri Lévy et Jacques-Alain Miller

---



Galton F.. Specimens of Composite Portraiture. 1883

« Hitléro-trotskyste »

1 juin 2017 Par Les invités de Mediapart - Mediapart.fr

Ce texte publié par Mediapart a été communiqué à Jacques-Alain Miller par Edwy Plenel hier dans un mail de 10:11. JAM y a répondu deux heures plus tard (12:12) en indiquant que ce texte serait aussitôt publié sur « Lacan Quotidien », et que sa réponse viendrait après la Pentecôte. Il a ensuite prévenu Maria de França, rédactrice en chef de la Règle du jeu. A 13: 38, Plenel, de sa propre initiative, a communiqué à JAM les e-adresses de ses trois critiques. Du coup, celui-ci a entrepris de leur écrire pour leur annoncer que sa réponse viendrait mardi. Et elle est venue dans l'écriture même du mail, envoyé à 16:16, avec un complément à 16:23: « Ah! j'oubliais. J'ai lu le livre de Padura. Je l'ai lu à l'instigation de François Rebsamen, ancien de la LCR, alors président du groupe socialiste du Sénat, et j'ai eu un entretien avec lui à ce sujet, que j'espérais faire publier par Le Point, projet qui n'a pas abouti. »

Le mathématicien Michel Broué (par ailleurs président des Amis de Mediapart), l'enseignant Vincent Présumey et l'historien Benjamin Stora ont, tous trois, traversé l'histoire du trotskysme français, à des périodes et dans des circonstances variées. Dans cette mise au point, ils répondent à un texte du psychanalyste Jacques-Alain Miller, « Le bal des lepénotrotskistes », dont ils estiment qu'il recycle les pires calomnies staliniennes.

Lors de la récente élection présidentielle française, on a parfois mentionné Léon Trotsky et ses mises en gardes prémonitoires et pressantes contre la montée du nazisme. Il disait ce qu'était concrètement le fascisme (*« s'il arrive au pouvoir, il passera comme un tank effroyable, sur vos crânes et vos échines »*), mais aussi, dès 1938, il sonnait l'alarme, en des termes qui furent peu entendus, contre la terrible spécificité du nazisme : *« Le nombre de pays qui expulsent les Juifs ne cesse de croître. Le nombre de pays capables de les accueillir diminue. En même temps la lutte ne fait que s'exacerber. Il est possible d'imaginer sans difficulté ce qui attend les Juifs dès le début de la future guerre mondiale. Mais, même sans guerre, le prochain développement de la réaction mondiale signifie presque avec certitude l'extermination physique des Juifs. (...) Le temps presse. Un jour, aujourd'hui, équivaut à un mois ou même à une année. Ce que tu fais, fais le vite ! »*

En ces années-là, il était décidément *« Minuit dans le siècle »,* comme l'écrivait Victor Serge. Car on sait aujourd'hui ce que fut, en parallèle des régimes fascistes, le stalinisme, ses avatars, ses agents, ses goulags, ses assassinats, ses mensonges, ses travestissements. Le stalinisme, dont certains disent qu'il fut au magnifique idéal socialiste ce que fut l'inquisition aux évangiles. Le stalinisme, dont la politique porte une lourde responsabilité dans l'accession au pouvoir des nazis.

Dès le milieu des années trente, afin de déconsidérer son opposant le plus célèbre (Trotsky), le régime stalinien et ses relais dans le monde entier entreprennent d'imposer ce qu'on appellerait aujourd'hui des « éléments de langage » proprement ahurissants : *L'Humanité* ne parle désormais plus que des *« hitléro-trotskystes »*. L'apothéose est atteinte, à partir de 1936, avec les procès de Moscou où le procureur Vychinski parle des *« bandits trotskystes, vulgaires mouchards et espions »*, et affirme que *« le trotskysme contre-révolutionnaire est devenu depuis longtemps déjà le pire détachement d'avant-garde du fascisme international, converti en une des succursales des SS et de la Gestapo »*. Il a fallu beaucoup de morts, de meurtres, et aussi d'enquêtes, de livres, de films (on songe à « L'Aveu » de Costa-Gavras), de congrès de partis communistes, une perestroïka et des murs qui tombent, pour que ces ignominies soient d'abord reconnues comme telles, puis presque oubliées aujourd'hui.

D'autant plus grande est notre surprise — et, pour être clairs, notre dégoût —, de voir réapparaitre ces horreurs, il y a quelques jours, dans une revue bon chic bon genre, *La Règle du Jeu*, sous l'intitulé *Le bal des lepénotrotskistes* et sous la plume de Jacques-Alain Miller (*). Cet article semble se prononcer en faveur d'un vote Macron pour faire barrage au Front National — ce qui fut, publiquement et clairement, notre position. Mais les déformations de sources y sont si nombreuses et les erreurs factuelles si grossières et si stupéfiantes que son honnêteté intellectuelle s'en trouve spectaculairement remise en cause.

La thèse centrale de ce texte de Jacques-Alain Miller peut être résumée comme suit.

1) C'est parce qu'il a été formé au *« lepéno-trotskysme »* que Jean-Luc Mélenchon n'a pas appelé à voter Macron au lendemain de premier tour. Or le *« lepéno-trotskysme »* est la résurgence contemporaine (donc sous forme de farce) de l'*« hitléro-trotskysme »*, logiciel formateur de Pierre Lambert, le maitre de Mélenchon. Noter que, selon le même texte, *« l'hitlérien Lambert »* (sic) a aussi manipulé une autre *« marionnette »* (sic) que Mélenchon : Lionel Jospin.

2) *« Le Parti communiste avait forgé l'expression de hitléro-trotskystes pour désigner les militants de la mouvance trotskyste ayant nui à la Résistance et collaboré avec l'Occupant et les nazis français. Pierre Lambert fut au nombre de ces hitléro-trotskystes stigmatisés par le Parti. »*

3) Pierre Lambert fut adhérent au mouvement collaborationniste de Marcel Déat, le Rassemblement national populaire, de 1941 à (au moins) 1944.

4) Les *hitléro-trotskystes* eurent à subir les rigueurs de l'épuration, suivies d'un long discrédit dans les partis de gauche. Ils se cachaient à juste titre car ils étaient honnis, car ils étaient les damnés de la gauche.

Bon... Reprenons calmement ces « thèses» (sic).

Nous avons déjà mentionné l'apparition du qualificatif d'*hitléro-trotskyste* dès 1935, sans rapport aucun avec Déat (qui était encore considéré comme un homme de gauche), mais en rapport direct avec la volonté farouche et concrètement assassine de Staline d'en finir avec toute opposition. Le terme n'a donc pas été *« forgé par le Parti (**) pour désigner etc...»* (voir point 2 ci-dessus).

Ajoutons que le qualificatif *« hitléro-trotskyste »* a été utilisé pendant la guerre d'Espagne contre les militants du POUM, torturés et assassinés par les staliniens ; en Algérie, les partisans de Messali Hadj (longtemps lié à Lambert) ont eux aussi été traités d'*hitléro-trotskystes* pour justifier les massacres de Sétif et Guelma en mai 1945.

Pierre Lambert a commencé à militer en 1934 (et non en 1940), d'abord aux Jeunesses communistes, dont il est bientôt exclu pour « trotskysme » alors qu'il ne l'est pas encore, puis dans la Gauche révolutionnaire de la SFIO avec Marceau Pivert à partir de 1935. Il rejoint les trotskystes au plus tard en 1938 (et non en 1941). Ce sont les dirigeants staliniens de la CGT, en accord avec la politique de Staline, qui ont demandé à leurs militants de faire de l'entrisme dans les syndicats « officiels » mis en place par Pétain et Déat : ils avaient ordre de ne pas combattre le

nazisme à la suite du pacte germano-soviétique. Jusqu'en juin 1941, date de l'invasion de l'URSS, les staliniens soutenaient le pacte Hitler-Staline, que les trotskystes combattaient. Bien des militants socialistes ou communistes furent membres des syndicats officiels, issus des anciennes fédérations de la CGT que le régime pétainiste voulait incorporer à la Charte du travail. Pierre Lambert, alors clandestin, n'a jamais fait partie du RNP. Jamais, ni directement, ni indirectement (il fut en fait, dans son groupe politique, opposé à la position majoritaire qui supposait que l'ordre du pacte germano-soviétique pourrait durer très longtemps et qu'il faudrait dans cette sombre perspective envoyer des militants dans les deux partis susceptibles d'exister légalement ou semi-légalement dans ce cadre: le RNP... et le PCF).

Face à l'occupation nazie, fidèles à leur idéal internationaliste, les trotskystes se posent d'emblée le problème de la fraternisation avec les soldats allemands (« *Il faut gagner l'Armée allemande à la lutte contre l'hitlérisme; derrière un soldat il y a un prolétaire* »). Le premier numéro du journal en allemand destiné à ce travail sort en juillet 1943. Presque entièrement rédigé par Widelin, un militant trotskyste allemand abattu par la Gestapo en juillet 1944 après 4 ans de traque, *Arbeiter und Soldat* est publié jusqu'à cette date. Il permet par exemple de regrouper à Brest une quinzaine de soldats allemands, à l'origine eux-mêmes d'une feuille ronéotypée, *Zeitung für Soldat und Arbeiter im Westen*. Cette entreprise héroïque, sans aucun doute vouée à l'échec étant donné le rapport des forces, se termine dans le drame : en octobre 1943 le groupe de Brest est arrêté, le principal protagoniste de ce travail, Robert Cruau, jeune postier originaire de Nantes, meurt sous la torture, des soldats allemands sont suppliciés et fusillés. Les nazis remontent jusqu'à la direction nationale de l'organisation. Sont arrêtés le dirigeant Marcel Hic, qui meurt en déportation, David Rousset (qui fut son compagnon de déportation et lui a dédié son ouvrage, *L'Univers concentrationnaire*), et une centaine d'autres militants, dont le mathématicien Gérard Bloch (compagnon ensuite de Pierre Lambert jusqu'à sa mort en 1987). Laurent Schwartz qui était en contact avec Bloch évite miraculeusement l'arrestation. André Essel échappe aussi de justesse aux gendarmes venus l'arrêter.

Si les trotskystes ne peuvent donc être assimilés à la Résistance « traditionnelle », ils n'en ont pas moins été, dans la limite de leurs forces, de farouches adversaires du nazisme et de la guerre, payant cet engagement par de nombreuses arrestations, exécutions et déportations.

Les militants ouvriers victimes de la terreur nazie ne furent pas tous des membres du PCF. Ainsi Marc Bourhis et Pierre Guéguin : le premier militant trotskyste dès 1933 dans le Finistère, le second maire communiste de Concarneau en rupture de parti après la signature du pacte germano-soviétique, font partie des 27 otages fusillés par les nazis dans la carrière de Châteaubriant le 22 octobre 1941.

Les leçons de l'attitude des trotskystes pendant la guerre ont été analysées. Il y a en effet beaucoup à dire sur leur surdité à entendre ce que Trotsky lui-même avait essayé de leur transmettre avant son assassinat : *« nous devrions défendre nos villes, nos villages, nos églises, toute notre vie intellectuelle, ouvrière et paysanne, contre la barbarie nazie »* — en d'autres termes, il n'y avait pas identité entre les « démocraties impérialistes » et la sauvagerie nazie, et Trotsky défendait l'idée que la guerre mondiale à venir, prolongement de la première, serait néanmoins bien différente et soulèverait la nécessité d'une lutte prolétarienne armée contre les envahisseurs fascistes. Ils n'ont guère entendu non plus ses appels pressants au sujet du sort des Juifs — mais en cela, les trotskystes ne sont certes pas les seuls. Il a fallu attendre des années pour que l'horreur de l'holocauste soit formulée, vue, reconnue. Comme l'écrit Pierre Laborie dans *L'Opinion française sous Vichy* : *« L'énormité et l'horreur des faits entraient difficilement dans ce que les esprits étaient intellectuellement capables et pouvaient moralement accepter de concevoir »*. Quoiqu'il en soit, ce n'est certes pas à partir des trucages et des mensonges aussi énormes que ceux de Jacques-Alain Miller que cette analyse peut être ne fut-ce qu'évoquée.

Les staliniens ont aussi pourchassé les trotskystes dans la résistance, comme ils l'avaient fait auparavant en Espagne contre les membre du POUM, les anarchistes et les socialistes de gauche (« caballeristes »). Ainsi Pietro Tresso, dit Blasco, fondateur du PC italien, représentant de la Quatrième Internationale au sein de la section française : assassiné avec trois de ses compagnons, Abram Sadek, Pierre Salini et Jean Reboul, et très probablement le jeune communiste Paul Maraval qui « discutait » trop avec eux, en octobre 1943, sur ordre des dirigeants staliniens après avoir été libéré par le maquis de la prison du Puy avec d'autres prisonniers politiques.

Les trotskystes n'eurent nullement à subir les rigueur de l'épuration. Ils n'étaient pas « honnis ». Mais, du piolet de Ramon Mercader (***) aux dizaines de milliers d'assassinats en URSS et ailleurs, ils furent salis, diffamés, menacés, assassinés, par l'appareil international de Staline.

Jacques-Alain Miller n'assassine pas, aujourd'hui ; mais il diffame, très salement.

Nous voulons terminer par un texte dont la hauteur morale redonne à l'inverse, un peu d'oxygène, et ouvre l'avenir. Il s'agit d'extraits des Mémoires de Laurent Schwartz, *« Un mathématicien aux prises avec le siècle »* :

« Sur le plan des principes, cette action [celle des trotskystes pendant la guerre] *était grandiose. Il est bon qu'elle ait été tentée et qu'on ait vu qu'elle était possible. Si un nombre plus grand s'était attaché au même but, un certain succès eût été possible. Il ne l'était pas avec si peu de militants. Le parti trotskiste fut saigné par la guerre. Notre propagande était essentiellement antinazie et jamais antiallemande. Nous étions totalement internationalistes, comme nous l'avions toujours été auparavant et comme nous le sommes restés ensuite. Je l'étais moi-même devenu en entrant dans le parti trotskiste et pour toujours. C'était si vrai qu'en parlant de la France je n'employais jamais les mots patrie, patriote, patriotisme. Ma patrie était l'humanité. Plus tard, auprès des Indochinois et des Algériens, j'eus l'occasion de m'engager dans des combats anticolonialistes conformes à cet idéal. De ce point de vue, nous étions certainement très en avance sur notre temps.*

[•••]

Il faut se garder de croire que la solidarité avec des soldats allemands était invraisemblable. Les soldats allemands n'étaient pas tous des fanatiques, ni tous prêts à une guerre d'extermination. [•••] On peut ajouter qu'avec un parti communiste qui serait resté internationaliste les résultats d'une action de fraternisation auraient pu être extraordinaires. Il prit précisément le parti opposé : tuer des Allemands, souvent sans discernement. Je me rappelle encore une réunion publique du parti communiste de Grenoble, après la fin de la guerre, où l'un des responsables s'exprimait ainsi : « Nous avons adopté le principe, avec tous nos militants, de "tuer du boche – le plus possible, tuer du boche". » C'est l'inverse de ce que nous avons fait. Je pense que nous devons le rappeler le plus souvent possible. C'était une voie qui montrait l'avenir. »

Michel Broué, mathématicien **Vincent Présumey**, professeur d'histoire **Benjamin Stora**, historien

———

(*) Il semble que Jacques-Alain Miller considère son nom comme indissociable de l'apposition « gendre de Jacques Lacan »; soit. On croit aussi deviner qu'il serait bon d'ajouter qu'il est un ancien élève de l'École normale supérieure ; ou, encore mieux, de le qualifier d'« archicube » — mot du jargon des anciens de la rue d'Ulm pour s'auto-désigner. Bon, c'est fait. Mais la mousse, même abondante, ne suffit pas toujours à cacher la laideur morale.

(**) Ah oui, « le Parti ». Il fut membre « du » Parti (il n'y avait en effet qu'un seul parti, bien sûr, en URSS et dans d'autres pays...), puis laudateur du petit livre rouge : l'archicube gendre de Jacques Lacan a quelque peine à se défaire de ses références primaires.

(***) Jacques-Alain Miller devrait tout de même lire, par exemple, *L'Homme qui aimait les chiens*, de Leonardo Padura.

———

REPONSE A MM. BROUE, PRESUMEY ET STORA

par Jacques-Alain Miller

Paris, le 1er juin 2017

Messieurs,

Vous avez là, ci-après, mes échanges de ce matin avec notre ami commun Edwy Plenel, et avec Maria de França, rédactrice en chef de la *Règle du jeu*.

Vous m'avez lu avec dégoût, je vous ai lu avec intérêt. Vous avez en effet des arcanes du trotskisme une connaissance très supérieure à la mienne. A vrai dire, je suis un béotien en la matière. Voulant stigmatiser l'attitude de Mélenchon le soir des résultats du premier tour, le mot de « hitléro-trotskisme » s'est présenté à moi, et je voulais l'écrire pour l'écarter comme calomnie stalinienne bien connue quand j'ai pensé que je ne savais rien de ce mot, de son histoire, etc. Je l'avais appris à Besançon, en mai 68, de mes amis trotskistes, ceux de la LCR et de VO, alors que j'avais plus de mal avec les lambertistes (bien que je me souvienne de quelques discussions sur la Révolution française avec le fils Suratteau).

Bref, je consulte Google, et je tombe sur le site :

http://trotskologie.wikia.com/wiki/Hitléro-trotskisme

Là, je tombe de ma chaise en lisant les extraits de la revue « La vérité ». Je suis frappé par l'homologie (est-ce le terme qui convient, M. Broué?) entre la position de Mélenchon refusant de choisir entre Marine et Macron, et celle de la revue récusant et Pétain et de Gaulle, Hitler comme Eisenhower. Je vois la ligne « Ils se valent » traversant le temps : partie de juin 1944, elle aboutit à mai 2017. J'ai basé mon article là-dessus.

J'ai bien pensé qu'il aurait fallu d'autres sources, les recouper, entrer dans l'histoire souvent obscure et controversée des courants trotskistes, etc, mais enfin, je n'écrivais pas une thèse, mais un texte polémique, à livrer tout chaud comme une pizza, si je puis dire. J'ai parié que les citations de « La vérité » étaient exactes, et je ne vois pas que vous les contestiez. Qu'un jury de thèse composé d'éminents

spécialistes me reprenne sur plusieurs assertions aventurées concernant Déat, Lambert, voire Jospin, c'est dans l'ordre des choses, et je m'incline devant votre savoir, que je ne songe pas à contester. Le jury est souverain.

Maintenant, ce que je voudrais savoir, c'est ceci :

1) L'homologie (si c'est le bon terme) centrale de mon papier, que vous en semble ?

2) Je tiens l'appel à la fraternisation avec l'Allemand lors du débarquement allié et de l'insurrection patriotique pour une infamie, une trahison en rase campagne devant l'ennemi. Que vous en semble ?

3) Ma référence n'est sans doute pas la vôtre. C'est 1793 et « La Patrie en danger ». On savait alors, quand on s'appelait Saint-Just, réduire les traîtres à la patrie et leurs apologistes. Le fait que des militants sincères et courageux de la cause prolétarienne, authentiques trotskistes, aient été conduits à adopter une position aussi aberrante, une position que vous-même, les trois membres de mon jury, n'arrivez pas encore, des décennies plus tard, à récuser totalement — non, vous ne la récusez pas, vous lui cherchez des excuses, et en plus vous me cherchez des poux sur la tête — ce fait-là me conduit à penser qu'il y a quelque chose de pourri dans ce que vous appelez « l'idéal internationaliste » des trotskistes.

Cette idée est nouvelle pour moi.

J'ai admiré l'auteur de *Ma vie* , le créateur de l'Armée rouge, l'intellectuel qui séduisit André Breton.

J'ai été l'ami de van Heijnoort, que j'ai connu comme l'auteur d'une magistrale anthologie de logique mathématique (publiée par Harvard UP) où je faisais mes classes, avant d'apprendre de lui le rôle qu'il avait tenu auprès de Trotski, et il nous enchantait, ma femme Judith et moi, quand il nous narrait en vacance des anecdotes sur le « Vieux » et son entourage.

J'ajoute que je n'ai jamais été des « amis du piolet », pour ainsi dire, à la différence de plusieurs de mes camarades de la Gauche prolétarienne.

MAIS maintenant j'ai lu « La vérité » de 1944.

Maintenant j'ai lu votre diatribe, que disqualifie, non ses injures à mon endroit — misérables, médiocres, peu inspirées, permettez-moi de vous le dire — mais son lamentable argument de surdité.

Maintenant j'ai lu les lignes que vous citez de Laurent Schwartz, et je vois quelle cécité (non surdité) politique était occultée par la belle maxime de son internationalisme, « Ma patrie était l'humanité », où je reconnais l'écho d'Erasme (« *Ego mundi civis esse cupio* », Pour moi, je désire être un citoyen du monde), lui-même répercutant les sentences de saint Augustin et saint Paul (cf. l'article de Jean-Claude Margolin, « Erasme et la psychologie des peuples ») .

Aussi je dis ceci : le principe, fondamental dans la politique trotskiste telle que je la comprends, de l'internationalisme total et de la solidarité immédiate et inconditionnelle avec les opprimés du monde entier, est à la fois antidialectique, inopérant et nocif. Il conduit toute politique de gauche à l'échec. Si polémique entre nous il doit y avoir, situons-la à une hauteur qui en vaille la peine.

Je suis disposé à argumenter cette énoncé contre vous. Laissez donc au vestiaire, si vous m'en croyez, "le gendre de Lacan", « l'archicube" et ses « trucages ». ce n'est pas digne du mathématicien, de l'historien, de l'enseignant que vous êtes. Vous m'avez convaincu de la nocivité pour la gauche de toute complaisance à l'endroit de l'idéologie internationaliste trotskiste. Voyons comment vous la défendrez.

En commençant cette lettre, je pensais vous dire que je remettais ma réponse à mardi prochain, après la Pentecôte, mais cette réponse s'est écrite toute seule, et je l'envoie à la *Règle du jeu* et à *Lacan Quotidien* pour parution immédiate (après passage en doc Word, correction des coquilles et améliorations stylistiques).

J'envoie copie à Edwy Plenel.

Dans l'attente de vous lire, je vous prie de recevoir, Messieurs, les assurances de mon entière considération, et mes remerciements pour l'attention que vous avez bien voulu porter à l'un de mes textes.

MILNER in MELBOURNE

Jean-Claude Milner
Lecture and Colloquium in Melbourne 3-4 July

Posted by: Russell Grigg <russell.grigg@deakin.edu.au>

The MSCP, the School of Humanities and Social Sciences, Deakin University, and the Lacan Circle of Melbourne invite you to register for two free upcoming events with Jean-Claude Milner in July in Melbourne.

Details and Registration are here
https://mscp.org.au/events/jean-claude-milner-melbourne-july-2017

Jean-Claude Milner is a distinguished French philosopher and public intellectual who has made exceptional contributions to the fields of linguistics, literature, philosophy and psychoanalysis. He has published books and articles on syntax and grammar, Lacanian psychoanalysis, French and English literature, and political movements and social change in Europe. In a manner typical of his wide-ranging interests, Milner's recent work has addressed antisemitism in Europe, reflections on the French revolution and the politics of Harry Potter.

The colloquium will commence with a keynote lecture by Jean-Claude Milner and will be followed by three panels on literature, philosophy and

psychoanalysis. This is the first colloquium in an English-speaking country on Jean-Claude Milner's work.

MONDAY 3 JULY - Public Lecture 6pm – 8pm
Venue: RMIT Building 9, first floor, room 024

Jean-Claude Milner:
Why did Lacan's thought play a role in the political fight against the populist trend in the French elections?
Hosted by the Melbourne School of Continental Philosophy

---

2. Emmanuel Goblo : *Politique de la conversation*

Ceci est extrait des pages 153 et 154 du livre paru en 2003 aux PUF,* Une histoire de la conversation *(sur la couverture, l'adjectif manque). L'auteur était alors maître de conférences à l'Institut catholique de Lille. Le premier chapitre porte sur « la conversation antique » ; le second est italien (Baldassar Castiglione, Giovanni Della Casa, Stefano Guazzo,), passe aux Colloques d'Erasme, puis à Montaigne, et s'achève sur* L'Heptaméron *aimé de Lacan. Les trois autres chapitres couvrent successivement les XVIIIe, XIXe et XXe siècles. L'auteur conclut : « L'histoire de la conversation est peut-être donc en définitive {que de modalisations !} l'histoire d'un désir (…) ». A l'extrême fin, une pointe contre Fumaroli, qui, obnubilé par la conversation à l'âge classique, penserait qu'on ne converse plus de nos jours. Fumaroli dit cependant que la conversation est « un luxe de l'esprit (…) qui demande à être aimé, compris, cultivé, même avec persévérance, pour être retrouvé. » in* Trois institutions littéraires, *Folio Histoire, Gallimard, 1994.

En ce sens, le salon est un lieu hautement politique. S'y expérimentent, sans crispation théorique et sans vissage idéologique, une manière de vivre ensemble où chacun montre son meilleur visage et un art de gouverner qui sait faire de l'autorité un principe de fécondité. Thomas ne s'y trompe pas, dans son éloge funèbre : « Ces sortes de sociétés, qui pour subsister veulent n'être pas trop contraintes, mais qui, avec la liberté des démocraties, en ont quelquefois les agitations et le mouvement, ont besoin d'un certain pouvoir qui les tempère. Il semble que ce pouvoir ne peut être mieux qu'entre les mains d'une femme. » Un pouvoir fort mais humain, une société libre à laquelle on rappelle, discrètement mais fermement, les limites qu'elle ne doit pas franchir sous peine d'inverser le principe de concorde en chaos : le cercle mondain, ainsi envisagé, n'est pas qu'un lieu de divertissement, c'est un projet de société, une revendication politique, un modèle alternatif. La relation n'est pas d'égal à égal, sur le plan du talent ou du mérite, mais pas non plus de maître à esclave ou de suzerain à vassal : la coordination plutôt que la subordination. Et si l'on se soumet à l'autorité de la maîtresse des lieux, c'est en toute conscience. Une sorte de soumission libre. Le règne par le charme. Un despotisme sensible et éclairé dans lequel l'acceptation de l'autorité est le gage d'un accomplissement de soi que la seule liberté ne permettrait pas. Un

despotisme joueur où chacun, sous la main du virtuose attentif à laquelle il se confie de bonne grâce, donne le meilleur de sa musique intérieure. « Vous avez été charmant aujourd'hui », dit Mme Geoffrin, après une longue conversation avec l'abbé de Saint-Pierre : « Je ne suis qu'un instrument, répond-il, et vous en avez bien joué. »

À ce despotisme généreux répond un autre mode d'organisation de la microsociété du salon : celui où la maîtresse participe activement à l'escrime des mots et des pensées. La conversation est alors *res publica* et chacun a charge de l'animer, à l'instar de l'hôtesse qui montre l'exemple, citoyenne modèle qui ne se contente pas d'écouter mais qui construit sans relâche l'harmonie du groupe : Julie de Lespinasse, selon la *Correspondance littéraire* de mai 1776, « soutenait la conversation, la ranimait et la variait à son gré. Il n'était rien qui ne parût à sa portée, rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres ; politique, religion, philosophie, contes, nouvelles, rien n'était exclu de ses entretiens, et grâce à ses talents, la plus petite anecdote y trouvait le plus naturellement du monde la place et l'attention qu'elle pouvait mériter ». Le salon de Julie de Lespinasse ressemble à une démocratie en pleine maturité : point n'est besoin de loi trop autoritaire puisque chacun des membres du groupe a intériorisé les lois qui le régissent. L'instrument dont il convient de jouer, ce n'est plus l'interlocuteur – c'est la conversation elle-même. Et si la maîtresse du lieu montre la voie, elle n'est, au fond, qu'un soliste dans l'orchestre qui s'autorégule, suffisamment sûr de ce qu'est l'intérêt général pour qu'un intérêts particulier ne vienne en entraver le cours.

Notes

Mme du Deffand est l'anti-Geoffrin (...) : comme le montre Benedetta Craveri, elle est trop impatiente et égocentrique pour se mettre entre parenthèses et jouer la carte de la discrétion. « Sa mission ne consiste pas tant à favoriser la vanité d'autrui qu'à jouer son propre rôle. Les visiteurs viennent avant tout pour l'admirer et pour l'entendre ». On pourrait opposer parmi les maîtresses de salons, celles qui savent faire converser autour d'elles et celles dont la conversation est en elle-même recherchée. Des premières, Mme Geoffrin est l'archétype. Parmi les secondes, on peut citer Mme de Staël dont le baron Brinckman dira, en 1798 : « Sa conversation se rapproche incontestablement très près de

l'idéal : la légèreté et la souplesse de ses associations d'idées comme de sa voix sont inégalables. Sa conversation a toujours du fond et pourtant n'est jamais préparée » (*L'Esprit de société*, p. 403-404).

L'abbé Dinouart, en 1777, distingue, dans *L'Art de se taire*, trois degrés de la sagesse : « le premier degré de la sagesse est de savoir se taire ; le second, de savoir parler peu, et de se modérer dans le discours ; le troisième est de savoir beaucoup parler, sans parler mal et sans trop parler » (édition Jérôme Million, Atopia, 1996, p.39).

AUJOURD'HUI

- **HERESIE. Ma réplique au trio trotskiste — est-ce une conversation politique ? — bien que rédigée de chic, m'a mangé le temps qui m'aurait permis de commenter ce passage comme il le faudrait. Où est ici l'hérésie ? Je me contenterai de dire qu'il y a affinité entre la position hérétique et la position féminine, en renvoyant le lecteur à ma conférence de Turin qui paraîtra dès que j'aurai le temps de relire la partie rédigée et la partie improvisée.**
- **JAUBERT. L'idée des Conversations du Jardin du Luxembourg a beaucoup plus à mon vieil ami Alain Jaubert, qui veut en être, et qui en sera. C'est un plus, car il s'intéresse à tout.**
- **BOLOGNE. Paola Francesconi m'avertit que Bologne aura ses *Dibatti degli Incamminati*. Elle précise : « Gli incamminati veut dire ceux qui s'acheminent, (de *incamminarsi*), qui se mettent en route. Ci-dessous les quelques lignes reproduites de Wikipedia pour expliquer de quoi il s'agit. Les mots-clés qui nous paraissent décisifs sont "désirants" et surtout une Académie qui se propose de "dessiner" ce qui est interdit (au débat). Et encore, *le désir* de ne pas être considérés "simples" praticiens, comme les artistes à cette époque là. » Paola animera la chose avec Maurizio Mazzotti. Wikipedia : « L'Accademia degli Incamminati è una delle prime accademie d'arte in Italia. Nacque come *Accademia del Naturale*, in quanto la sua finalità era quella di promuovere negli allievi la riproduzione del vero, conformemente alle leggi vasariane della verosimiglianza. In seguito venne denominata Accademia dei Desiderosi. L'Accademia fu fondata verso il 1580 a Bologna dai Carracci (Agostino, Annibale e Ludovico) venne**

portata avanti da Annibale, grazie alla sua personalità forte. Lo scopo di questo istituto privato di artisti era quello di garantire una formazione completa a livello pratico quanto teorico non solo in arte ma anche in altre attività considerate minori a quei tempi.

- Nell'Accademia degli Incamminati gli artisti potevano disegnare dal vivo i modelli nudi, proibiti dalla Chiesa in pieno spirito della Controriforma. La nascita di questa e altre accademie comunque sta ad indicare il desiderio degli artisti di essere considerati alla pari di poeti e musicisti e non più solo come semplici artigiani. »
- **FUMAROLI.** François Regnault a bien voulu se charger de communiquer ma « nymphe » à Marc Fumaroli.
- **BUENOS AIRES.** German Garcia, qui n'est pas seulement psychanalyste, mais aussi romancier et essayiste, se charge de constituer à Buenos Aires une société sœur qui rejoindra le *Canal du 1*. Il s'assurera pour ce faire la collaboration de Silvia Tendlarz.
- **MACRONRON.** Depuis qu'est tombée la nouvelle de l'élection de Macron, je ne me suis préoccupé que du Champ freudien, du pays de la pssychanalyse. J'ai pu jeter un oeil sur la presse ce matin. Surprise ! Le macronisme a fait des progrès foudroyants. J'avais quitté *Le Point* fillonien, c'est fini : Macron ! Macron ! Macron ! *L'Obs* était mi-pour Hamon, mi-pour Macron, et ménageait Mélenchon : il ne jure que par Macron. *L'Express* se consacre à traiter d'une épidémie : la macronite ? Non, le diabète. Mais peu importe : c'est Jacques Attali qui donne le la, et cet homme au carrefour de tous les pouvoirs, ami de tous les présidents depuis Mitterrand (sauf peut-être Chirac), fait l'éloge de la transgression.
- **ONFRAY.** Un autre individu est partout dans les médias qui, lui, est anti-Macron : Michel Onfray, qui publie une chronique de la présidentielle. Toujours son hostilité aux élites hors sol, à Saint-Germain-des-Prés, son amour de la campagne, de la province, son côté « je suis le tribun des péquenots », et complotiste avec ça : tout est manipé, c'est hors de doute. Bref, beaucoup de points communs

avec Jean-Jacques. Justement, il le déteste, car le Genevois est collectiviste et lui, l'homme de Caen, est proudhonien.

- **MARION.** Mgr Lustiger avait deux poulains parmi les normaliens : il a placé l'un à l'Académie française, c'est Jean-Luc Marion, et Rémi Brague a eu l'Académie des sciences morales et politiques. Ce sont des érudits sérieux : Marion a renouvelé l'abord des écrits de Descartes par l'étude systématique du texte latin (que nous négligions jadis à l'Ecole normale), et Brague sur l'Islam est ce que j'ai lu de mieux. Marion défend avec esprit la position des évêques de France devant une catho de gauche qui bout (Christine Pedotti). Il a succédé à Ricoeur à l'Université de Chicago. Le réseau jésuite avait abrité le penseur protestant essoré par Lacan ; le poste revient à la maison mère.

- **BADINTER.** Marion, catho de droite, s'exprime dans *L'Obs*. Elisabeth Badinter, laïc de gauche, fait la couverture du *Point*. Elle est impeccable comme toujours : c'est un don qu'elle a — qu'elle perd par intermittences quand elle cède aux charmes d'une virago. Peu importe. Pour l'essentiel, c'est notre Julie de Lespinasse. Un Jacobin de 1793 comme moi ne tolère aucune zone de non-droit dans le pays, et répond, quand on le traite d'islamophobe, qu'il n'est pas trotskiste pour se laisser intimider par des « arriérés », mot récent de Sollers qui me plaît beaucoup. « Déradicaliser », disent-ils. Bonne chance ! Sur ça nous n'avons pas prise. En revanche, ce qui est à notre portée, c'est de nous radicaliser, nous. Arrière, les arrièrés !

- **DESPLECHIN.** Au moment de boucler m'arrive un mail d'Arnaud Desplechin: "Cher Jacques-Alain Miller, renseigné par François Regnault, je me joins à votre pétition quant à la statue étrange qu'on veut faire de Pasolini. L'homme fut scandaleux, irréductible, voix encore brûlante. Il semble qu'avec ce terme d' « intellectuel organique », pour moi si opaque, les démocrates italiens veuillent l'asservir à leur parti. « Ni Pape, ni Empereur » , comme le dit si bien François R. Soit : par la présente, je signe à vos côtés, fièrement, Vôtre. »

- **DERNIERE HEURE. 11:30. Marc Fumaroli a rappelé mon assistante, Rose-Marie Bognar. Celle-ci m'écrit par texto: « Il vous remercie et vous fait savoir qu'il est très honoré par votre démarche envers lui. » Suit la description du lourd traitement que subit actuellement l'Académicien pour une grave maladie. « Il est donc au regret de ne pouvoir se consacrer à autre chose qu'à sa convalescence pour le moment. Cet homme émouvant m'a dit "à bientôt"» L'exquise courtoisie de ce Maître des études littéraires m'était connue, et sa maladie aussi, dont François Regnault m'avait parlé hier au soir. Puisque Marc Fumaroli agrée le projet d'une Conversation avec lui sans pouvoir y participer pour l'instant, c'est bien simple: elle se tiendra autour de lui *in abstentia*, annonçant celle que nous aurons *avec* lui une fois sa convalescence achevée dans les meilleurs délais, je l'espère. Antoine Compagnon voudra-t-il être des nôtres ? Ce serait pour moi un grand plaisir que de le retrouver dans sa gloire après avoir fréquenté le jeune polytechnicien en rupture de ban qu'il était au début des années 70. Idéalement, notre Conversation Fumaroli se tiendrait à la mi-septembre, mais je la déplacerais volontiers en fonction de l'agenda certainement chargé du Pr Compagnon. Reste maintenant à trouver comment faire parvenir à celui-ci cette invitation.**

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Chroniqueurs
(à venir)
Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.